

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Abbé ANTOINE

Le problème social (suite et fin)

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1911, tome 13, p. 97-102

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Le Problème Social

(Suite et Fin.)

On a dit encore que le rôle propre de l'Eglise dans la question sociale, c'est de moraliser les individus et de leur apprendre la sobriété et la vertu.

Sans doute, c'est encore là un des bienfaits sociaux de l'Eglise, et comme le dit admirablement l'Encyclique *Rerum novarum* « ce n'est pas un faible appoint qu'elle apporte à l'œuvre par le fait seul qu'elle travaille de paroles et d'actes à ramener les hommes à la vertu. Les mœurs chrétiennes, dès qu'elles sont en honneur, exercent naturellement sur la prospérité temporelle leur part de bienfaisante influence, car elles attirent la faveur de Dieu, principe et source de tout bien ; elles compriment le désir excessif des richesses et la soif des voluptés, ces deux fléaux, qui, trop souvent, jettent l'amertume et le dégoût dans le sein de l'opulence ; elles se contentent enfin d'une vie et d'une nourriture frugale et suppléent par l'économie à la modicité du revenu ». Telles sont les paroles de Léon XIII.

Mais encore une fois, c'est mutiler l'œuvre du Christ que d'emprisonner ainsi l'Eglise dans des bornes aussi étroites.

Non, le Christ n'a pas dit à l'Eglise : allez et moralisez les individus et les nations. Et l'Eglise uniquement moralisante, l'Eglise qui bornerait son rôle à être un professeur de morale, cette Eglise-là n'est pas non plus celle qui procède aux réformes sociales que le monde attend.

Et c'est là pourtant, Mesdames et Messieurs, une des erreurs les plus graves d'un certain nombre de

catholiques qui, infectés de plus ou moins de libéralisme, à une dose variable, ne savent pas s'élever jusqu'à la véritable notion, jusqu'à la conception intégrale du rôle social de l'Eglise : « Moralisez, Messieurs, disent-ils au clergé, moralisez, c'est là votre rôle, tranchez la question religieuse, et laissez-nous la question sociale !

La réponse est facile. Oui, nous moralisons et c'est notre rôle, mais nous voulons moraliser, non seulement le travailleur et le propriétaire, mais aussi le régime du travail, qui en a encore plus besoin. Nous voulons arrêter le mal, non seulement dans ses effets, mais dans ses causes profondes. Nous voulons moraliser tout le monde, non seulement l'ouvrier et le prolétaire, mais aussi les patrons, les grands, les riches, car tous ont besoin de la moralité chrétienne. Oui, nous prêchons la sobriété, la modération, la vie frugale, l'économie. Au reste, nous prêchons ces vertus à tous et c'est une question de savoir si parfois on n'en a pas plus besoin en haut qu'en bas.

Ce n'est pas cet enseignement que veut l'Eglise. Son rôle est plus efficace. La religion va plus haut que les consciences individuelles. Elle régit les relations des hommes entre eux ; elle régit entre autres les relations du capital et du travail. Elle tranche la question religieuse, elle tranchera aussi la question économique et ouvrière sur les mêmes principes issus de l'Evangile.

Et voilà pourquoi, Mesdames et Messieurs, il nous apparaît clairement maintenant que l'Eglise qui procède à la réforme sociale, c'est l'Eglise enseignante, c'est la véritable Eglise de Jésus-Christ, c'est elle qui a entendu des lèvres du divin Maître : « Allez et enseignez toutes les Nations. » L'Eglise a tout un corps de doctrines et des enseignements précieux sur les principes qui doivent régir les sociétés et particulièrement le monde

du travail. « L'Eglise, dit admirablement Léon XIII, puise dans l'Evangile des doctrines », et par « doctrines », on entend des principes généraux et fondamentaux qui sont la vie même de la société. Il est bien évident qu'elle ne s'occupe pas des questions de contingence dans lesquelles alors l'activité humaine trouve à s'associer à l'activité de l'Eglise. Et voilà pourquoi et comment il y a un catholicisme social. Il y a une application intégrale du christianisme à la production, à l'usage et à la répartition des richesses, et le catholicisme social, qui effarouche certaines braves gens, n'est autre chose que cela, mais il est cela.

Les doctrines de l'Eglise appliquées à tout l'ordre social, politique et économique, au travail et aux relations des hommes entre eux, si elles constituent un rôle capital et essentiel, n'épuisent cependant pas toute sa fécondité. L'Eglise non seulement est une école de vertu, mais elle est encore et surtout un principe d'action.

Nous attendons plus encore de la religion. Nous attendons d'elle qu'après avoir semé les idées, elle les réalise ; qu'après avoir instruit, elle organise ; et qu'après avoir formé les individus, elle crée et dirige les associations.

En un mot, après sa doctrine intégralement comprise, nous voulons son action souverainement efficace. Ici encore la religion a un rôle prépondérant.

Il y a longtemps qu'on a fait remarquer que l'Eglise a toujours possédé et possède le génie de l'association. « De son sein, dit M. Anatole Leroy-Beaulieu, sont nées durant des siècles, des associations de toutes sortes : congrégations, confréries, corporations, communautés des deux sexes, ecclésiastiques et laïques, urbaines et rurales, aristocratiques et populaires, hospitalières, scolaires et ouvrières, militaires, et après deux mille

ans sa fécondité n'est point épuisée. On dirait quelle ne peut vivre sans enfanter. C'est là sa faculté, sa mission, sa fonction, sa fonction maîtresse. »

Quelle ressource pour un siècle qui attend tout de l'association, d'avoir à sa disposition une telle puissance !

Mais l'Eglise ne pousse pas seulement à l'association, elle n'est pas seulement une génératrice d'associations, elle a encore et surtout le don d'imprégner de son esprit, d'informer, en quelque sorte, suivant l'expression scolastique, d'informer ces groupements et d'être l'âme de l'association en y entretenant continuellement et d'une manière efficace ce qui seul fait vivre et grandir, c'est-à-dire la solidarité, l'union, l'oubli de soi-même, l'amour vrai, toutes vertus que nous ne trouvons pleinement et d'une manière intégrale que dans le catholicisme.

Aucune autorité n'a comme elle autant d'arguments victorieux, pour aller attaquer au fond des cœurs l'égoïsme féroce, la défiance jalouse qui s'y trouvent, pour en arracher les dernières racines : puis pour semer sur cette terre ainsi débarrassée de ses épines et de ses pierres, les idées d'union, d'amour et de dévouement.

L'Eglise... oui, elle a le secret des cœurs, elle nuance les volontés, elle les forme et les attire avec une aisance surhumaine. Elle en connaît tous les replis et tous les détours et sait où se trouve le ressort souverain de l'âme qui fait mouvoir l'homme tout entier.

L'Encyclique *Rerum novarum* explique en quelques mots très puissants cette maîtrise unique dont jouit l'Eglise de Jésus-Christ sur les associations et sur les hommes. Voici ce qu'elle dit : « Elle s'efforce (l'Eglise) de pénétrer dans les âmes et d'obtenir des volontés qu'elles se laissent conduire et gouverner par la règle

des préceptes divins. Ce point capital est d'une importance très grande.

« Les instruments dont elle dispose pour toucher les âmes, elle les a reçus à cette fin de Jésus-Christ, et ils portent en eux l'efficacité d'une vertu divine. Ce sont les seuls qui soient aptes à pénétrer jusque dans les profondeurs du cœur humain, les seuls qui soient capables d'amener l'homme à obéir aux injonctions du devoir, à maîtriser les passions, à aimer Dieu et son prochain d'une charité sans mesure, à briser courageusement tous les obstacles qui entravent sa marche dans la voie de la vertu. » On ne peut mieux dire en peu de mots quelle est l'influence souveraine de la religion sur l'association et sur la volonté humaine.

Et maintenant, Mesdames et Messieurs, je termine et je résume cette leçon.

La question sociale est la question de la mauvaise constitution de la société.

Le mal social consiste principalement dans la rupture des liens de la société avec Dieu et des liens des hommes entre eux.

Et pratique, c'est donc l'athéisme social et l'atomisme social.

Ce sont donc ces liens qu'il faut rétablir, c'est la société chrétienne à refaire.

En somme pour nous, la question sociale n'est autre que la reconstitution de la société sur les vrais principes de droit naturel et sur les principes chrétiens.

La question sociale a donc pour objet la société en elle-même, mais la société donne lieu à plusieurs champs d'activité sociale.

La science sociale intégrale se divisera donc en plusieurs sciences subordonnées, science juridique,

science politique, science économique et question ouvrière.

De là, ces questions particulières qui viennent se greffer sur le principe fondamental de l'erreur, l'indépendance absolue et la suffisance de l'individu. Suivant que ce principe s'introduit dans ces différentes questions particulières, nous avons alors les questions juridique, politique, économique et ouvrière.

Un grand nombre de sociologues se font de la question sociale une idée ou fausse ou incomplète, suivant qu'ils ramènent la question sociale fondamentale à une simple question particulière ou politique ou matérielle, ou qu'ils confondent la question ouvrière avec la question sociale, prenant ainsi la partie pour le tout.

La question sociale est nécessairement une question religieuse, parce que l'existence et la conservation de toute société est entièrement liée à la religion ; en d'autres termes, la question sociale est nécessairement une question morale et la question morale est une question religieuse. Mais la seule vraie religion se trouve dans l'Eglise catholique.

L'Eglise catholique procède donc à la réforme sociale, par les doctrines qu'elle tire de l'Evangile et qu'elle veut appliquer intégralement à tous les ordres, intellectuels ou pratiques.

L'Eglise préside encore à la question sociale par son activité féconde, suscitant les associations, tant ouvrières que professionnelles, en les orientant vers la fin éternelle des individus.

Abbé ANTOINE.